CONCLUSION

Jean GALLAIS

Au terme des analyses d'espace vécu qui viennent d'être fournies, il semble nécessaire et possible de reconnaître quelques archétypes. On serait tenté de les relier aux trois ensembles de situations géographiques qui ont été la base des observations précédentes : pays tropicaux, Basse-Normandie, agglomération parisienne. Mais en fait divers archétypes se retrouvent dans chacun d'eux, même si l'un de ceux-là y est le plus répandu. On serait aussi porté à les placer dans une certaine succession historique, rappelant en la dépassant l'ordre positiviste des trois états d'Auguste Comte, mais là encore l'évolution de l'espace vécu dans une société ne semble ni procéder selon une continuité prévisible, ni se mouler en un seul état à une époque donnée. Ces restrictions fortement soulignées, osons présenter ces schémas pour dégager quelques jalons dans la grande variété de cas qui viennent d'être évoqués et expliqués, mais aussi pour offrir plus clairement aux recherches ultérieures des hypothèses de recherche à critiquer.

Dans un premier état, répétons que le terme n'a pas de signification historique absolue, l'homme ne perçoit l'espace et ne le pratique que sous l'obsédante imprégnation des valeurs morales du bien et du mal, du faste et du néfaste, de la confiance ou de la crainte, voire de l'horreur. Les forces vivantes qui constituent la nature, dissimulées sous les formes minérales, végétales ... ne peuvent être neutres. Perceptions de la nature et de l'espace générales dans les civilisations tropicales contemporaines et en Europe jusqu'à une époque récente. Sans remonter jusqu'aux cultes païens, la déesse Séquana (la Seine) dont l'apparition (les sources) fut le lieu de pèlerinage fréquenté jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, rappelons les nymphes que sont en réalité les chênes de la Forêt de Gâtine dont Ronsard dit la douleur sous la hache des bûcherons, les montagnes « lieux affreux » de Voltaire, et les tendances actuelles d'une école biologique admettant la sensibilité des végétaux, complication écologique que le proche avenir valorisera peut-être par une certaine pratique morale. Les changements naturels qui affectent l'espace, une inondation, une tempête, la marée, le retour des saisons, expriment des intentions, des vengeance, particulièrement en certains lieux.

Cet ordre moral projeté dans l'espace ne répond-il pas à une certaine impuissance de l'homme dont le projet essentiel est la sécurité pour son espèce ? En classant, cataloguant, identifiant, l'homme, scientifiquement et techniquement démuné, se donne l'outil mental d'une certaine sécurité et se fixe les limites à outre-passer pour étendre par l'aventure progressivement celle-ci. L'aventure prométhéenne a pour cadre en Afrique le couple village-brousse et se réalise par exemple dans l'alternance du travail champêtre et de la chasse. Celle-ci interdite ou sans intérêt, faute d'animaux dangereux, le moderne Prométhée va affronter la ville.

L'imprégnation animiste de l'espace subit dans la pensée grecque une certaine atteinte. Un ordre naturel relatif s'établit autour de l'Olympe : un nombre limité de lieux spécialisés dans un élément ou une force de la nature, localisés dans un certain nombre de lieux préférés, agissant selon des règles plus ou moins « civilisées », donc prévisibles. Cependant il n'est pas prudent de les mépriser comme le fait Socrate qui établit une perception mécanique de l'espace et auquel on demande, en conséquence, de boire la cigüe. Chacun sait qu'il fallut attendre le XVII^e siècle pour que Galilée établisse fermement le règne des lois mécaniques dans la nature. Si l'animisme est moribond dans la société occidentale, la symbolique morale continue à s'appliquer sur les éléments de l'espace. Au XVIII^e la nature est magnifiée dans l'ordre moral et esthétique ; c'est une nature sans drame ni vie profonde, mais elle est propice à la sensibilité morale de l'homme, celle des jardins anglais, du Petit Trianon ... Par contre la ville est l'abcès de fixation des chancres moraux de la société, les travaux des historiens et géographes l'ont récemment démontré statistiquement, bien après que les Romantiques nous en aient convaincus.

Cet ordre binaire bien-mal appliqué à la perception de l'espace et à sa pratique semble bien être une tendance profonde et permanente de l'esprit humain. Si ce schéma prédomine dans beaucoup de sociétés traditionnelles il est imprudent de prétendre à une correspondance parfaite avec une étape préscientifique des civilisations.

Un second type d'espace vécu est celui organisé en éléments concentriques, le centre de cet emboîtement étant le lieu privilégié et organisateur à partir duquel l'éloignement impose une progressive perte de substance économique, politique, sociale, affective ... Ce sont de tels emboîtements qu'observent dans la pratique de l'espace comme dans sa perception, le paysan indien, le paysan bas-normand, l'habitant d'une ville comme Caen ou maison-quartier-centre ville demeurent les sphères successives de pratique courante mais dégressive. Du point de vue des structures générales de l'espace l'analyse du centre-ville a bien montré le contenu de celui-ci dans nos grandes villes : il est à la fois le siège du pouvoir politique et administratif, le secteur le plus dynamique du commerce, la place symbolique monumentale et historique. A une toute autre échelle le « birni » haoussa réalise la même centralité. Dans une immense agglomération on a parlé de « pôle essentiel de la vie quotidienne » ceinturé par des espaces périphériques qui ne sont plus fréquentés que par une fraction réduite de la collectivité. On a évoqué dans l'agglomération parisienne les niveaux d'espace vécu emboîtés que sont effectivement l'unité d'habitat, l'ilôt résidentiel, le voisinage, le quartier, l'arrondissement. ...

L'organisation centrée n'élimine pas toute référence à la dualité sécurité-risque, mais généralement elle gradue cet antagonisme : l'individu ayant le plus souvent un sentiment d'appartenance collective engendrant une impression de sécurité au centre de son espace vécu, ces sentiments et impressions décroissant avec l'éloignement. Mais il est noté que certaines conditions sociales ou matérielles exacerbent les rivalités individuelles ou de groupes au centre même et détachent la perception favorable de la pratique quotidienne : redoutable rupture que nous retrouverons.

Historiquement et pour nous Européens, cette organisation de l'espace trouve ses racines dans la civilisation grecque. Il n'est peut être pas sans signification de rapprocher la première tentative d'explication anti-magique de la nature qu'a produite Socrate de l'obstination centre-athénienne de celui-ci qui, mis à part une « aventure » jusqu'à Corynthe, ne s'intéressa absolument pas au « vaste monde », celui qui commençait à 10 km de l'Agora. Au-delà de cet espace limité remarquablement centré sur l'Agora qu'est la cité grecque, commence la sphère intermédiaire des autres cités helléniques, avec encore une certaine dose de sécurité, de liens affectifs, de pratique de l'espace pour les plus entreprenants. Puis au-delà, la Barbarie. L'Empire Romain, puis la Chrétienté sont des tentatives pour étendre à l'échelle du monde connu l'organisation centrée de l'espace, Rome ou Jérusalem étant les pôles. Le réseau de voies romaines et le bornage miliaire émanant tous deux du Forum expriment admirablement le géocentrisme romain.

Celui-ci repousse aux marges le merveilleux qui imprègne l'ensemble de l'espace dans l'état précédent. Ces marges reculent : les îles Fortunées furent successivement les Baléares, puis les Canaries. Mais elles demeurent peuplées des phantasmes du « centre ». La géographie de Pline, voyageur « rationaliste » et instruit d'une Rome près de son hégémonie, décrit centré autour de Rome un univers connu qu'entoure une ceinture océanique. De cet univers circulaire les peuples monstrueux occupent la périphérie. Cyclopes, troglodytes, pygmées ... sont repoussés aux marges de l'espace connu, ordonné, pratiqué sinon dominé. La dualité de la sécurité et de l'angoisse, de l'ordonné et du phantasme en fait subsiste, mais elle est maîtrisée par une organisation géométrique de l'espace.

Dans le schéma circulaire lui-même réside une vieille idée magique : le monde est sphérique depuis Aristote parce qu'il est parfait; Dieu est un cercle dit Pascal. A l'horizon « circulaire », à la demi « sphère » céleste, répondent encore de nos jours dans le domaine du social le « cercle » familial, le « cercle » des relations ; et quelle sécurité, souvent trompeuse, le géographe contemporain ne trouve-t-il pas en découpant l'espace selon les formes circulaires d'une polarisation idéale. Sécurité trompeuse, inspirée d'une situation déjà dépassée dans beaucoup de régions du monde industriel, car une organisation de l'espace marquée de discontinuité s'impose souvent.

Dans ce troisième schéma la dégressivité de pratique, de connaissance, de sentiments, avec la distance mesurée à partir d'un centre, ne se vérifie plus et la notion de discontinuité, prédomine. « Espace éclaté » dit-on en parlant des espaces vécus de certaines catégories sociales des campagnes et petites villes de Basse-Normandie, « monde éclaté » évoqué à propos des grandes agglomérations.

Ces discontinuités spatiales sont apparues déjà anciennement avec l'éloignement progressif du lieu de travail par rapport à la résidence, devenu désormais la règle dans les grandes agglomérations et dont on rappelle l'évocation ironique et simplifiée dans la trilogie boulot-métro-dodo. Distanciation et rupture se sont accentuées quant les services spécialisés ou l'hypermarché attirent le citadin en des lieux très éloignés des deux niveaux emboîtés que constituent la résidence et l'aire familiale qui l'entoure. On a également noté combien l'uniformité et l'homogénéité de contenu des nouveaux quartiers résidentiels engagent leurs habitants à en sortir. La pratique de la résidence secondaire, l'importance grandissante, tant par ses conséquences économiques que par la perception de l'espace, de la migration estivale introduisent de nouveaux éléments d'espace vécu séparés des premiers par une discontinuité spatiale et affective souvent considérable. Simultanément et paradoxalement, on a remarqué la faible pratique et la connaissance très floue que le citadin de la grande agglomération possède de celle-ci.

Dans cet espace éclaté deux autres facteurs de déracinement interviennent. La mutation de résidence est fréquente, interrompant l'élaboration progressive des amitiés avec les voisins, des familiarités avec les lieux, ceci a été noté dans l'agglomération parisienne. Pour ceux qui s'obstineraient, les bouleversements continus de l'espace-bâti aboutissent aux mêmes résultats. On a décrit le climat d'insatisfaction que cela entraîne avec les nuisances matérielles des destructions et des chantiers, l'insécurité des résidents, l'inquiétude des commerçants dont la clientèle se volatilise.

Aux problèmes quotidiens nés de la pratique d'un tel espace, au désarroi des plus atteints par les frictions multipliées d'un tel maelstrom, qui se replie dans une situation obsidionale, semble s'ajouter une nouvelle inquiétude. La nature dominée se rebelle. Les famines que l'on croyait depuis le XVIII^e siècle maîtrisées, frappent les pays pauvres et inquiètent les riches car elles semblent les menacer demain. Eruptions volcaniques, tremblements de terre, typhons évoqués avec un grand luxe de détails et d'images par les massmedia universalisent l'insécurité vécue du métro et des escaliers des grands ensembles. Cela est, à la lettre, redécouvert car l'information place l'Extrême Orient à notre porte. La distance n'amortit plus, ne filtre plus et l'homme contemporain est accessible, vulnérable de l'ensemble de l'univers.

La perception de l'espace revalorise les marges naturelles mais l'écologie contemporaine ne doit rien à Jean-Jacques. Elle n'est pas une foi optimiste dans le bon sauvage et dans l'appui moral de la nature mais l'angoisse de sauvegarder un peu d'oxygène, un chemin où l'on peut marcher et de l'eau potable ; c'est une inquiétude vitale profondément pessimiste, alarmiste disent ses détracteurs.

Aux troubles profonds créés par cet état de l'espace vécu, des sociétés très différentes réagissent de la même façon. Ce qui a été appelé « processus de régulation », le recours aux familles, à la vie

de club, aux associations d'origine est aussi important dans la vie sociale des grandes villes africaines que parmi les citoyens de Basse-Normandie.

Rappelons encore une fois que ces trois états, contrairement aux trois âges positivistes, ne sont pas conçus comme les étapes nécessaires et successives de l'espace vécu au fur et à mesure de l'avancement des sciences ou de l'industrialisation. Il a été montré que la perception de la ville relativement défavorable que possèdent beaucoup de mouvements révolutionnaires du XX^e siècle peut engager une politique de contrôle urbain qui éviterait certains aspects de l'espace éclaté. La politique chinoise d'aménagement de l'espace fut, jusqu'à maintenant, d'éviter précisément ces discontinuités, un zoning urbain trop absolu, les migrations journalières excessives. Si on se reporte aux études de cas présentées on constatera que beaucoup de situations concrètes au niveau de l'individu réunissent des éléments de plusieurs états. L'espace vécu d'un Haoussa relève d'une perception animiste par la civilisation Anna multipliant les dualités symboliques, mais également du géocentrisme de la civilisation des cités. Un rural de Basse-Normandie connaît encore le second état bien que certains maillons aient fortement périclité, le village par exemple, mais très souvent cet espace vécu est déjà éclaté.

Ces notations doivent nous engager à la prudence lorsqu'on établit les rapports de l'organisation sociale et de l'espace vécu. On admet que celui-ci reflète celle-là, elle-même basée sur un certain état des forces de production. Est-ce aussi simple ? L'état de notre conscience, de notre affectivité, de nos valeurs morales se traduit autant que le niveau des techniques dans une perception de l'espace, et celle-ci n'est pas sans influence sur l'organisation sociale. Dans un espace dominé par l'ordre du bien et du mal, de la sécurité et du risque les dominants sont évidemment les décrypteurs des signes, les prêtres, ceux qui font reculer l'insécurité, les prêtres encore, les guerriers. Dans un schéma géocentrique privilégiant la proximité et les rapports de voisinage, le légiste est le régulateur, tandis que le marchand, protégé souvent par un statut spécial, s'éloigne du centre pour affronter les périphéries désordonnées. Dans l'espace de mobilité dont l'épopée nous a été fournie dès notre enfance par Jules Verne ou Joseph Conrad, les marchands de nouveaux espaces ou fournisseurs des moyens de les parcourir, qu'ils soient pétroliers, promoteurs, tours-operators ou industriels, consolident leur emprise.

Dans une telle lecture « historique » de l'évolution de la pratique et de la perception de l'espace, rappelons les réserves formulées d'emblée à propos de la ligne historique ainsi esquissée, l'esprit pourrait évoquer la progressive montée d'une harmonie entre les hommes vivant en société et leur milieu, puis une rapide détérioration de ces rapports. Cette notion d'« harmonie », d'« adaptation », d'« équilibre » a incontestablement inspiré la pensée géographique et elle fut, non moins évidemment, un fil conducteur essentiel pour la définition même de notre discipline. Elle trouve de multiples expressions depuis un siècle - le modèle davisien d'évolution des reliefs, le déterminisme latent en géographie humaine, le réseau urbain dans ses formulations les plus simples, la structure urbaine centrée, la notion même de « région géographique ». Si ces différents « modèles » ont une éventuelle valeur d'outil exploratoire, ils sont devenus d'une application systématique à une époque où ils perdent très précisément une grande part de contenu réel. Que deviennent actuellement la notion de « centre ville », de la « région géographique » traditionnelle ? Pour en revenir aux archétypes distingués précédemment le glissement d'un espace géocentré à l'espace éclaté, n'est-il pas pour l'esprit occidental la retombée de la courbe d'harmonie établie entre les hommes vivant en société et leur milieu ?

La notion d'harmonie générale se prolonge au niveau de l'individu en termes de chances de bonheur : « espace de bonheur » « espace de malheur ». De ce point de vue le marxisme utilise la notion d'aliénation collective frappant une classe sociale, après que les Romantiques aient rappelé à la bourgeoisie urbaine ou rurale du XIX^e siècle l'importance des misérables dans la société du temps. Ouvriers ou marginaux des deux derniers siècles ont une pratique, ou des pratiques, et des

perceptions de l'espace différentes que celles que l'on a pu évoquer pour l'ensemble social. Ceci est un truisme, de nombreux exemples ont été donnés mais il faut le rappeler. Cependant pauvreté et marginalité n'excluent pas des formes d'adaptation et l'espace pratiqué n'est pas obligatoirement celui du malheur. Le jardin, le café, la cuisine familiale, le terrain de football peuvent être selon les âges de la vie ouvrière des lieux heureux. Les « fortif », le quartier St-Séverin, peuvent être selon les époques et les âges à la fois les « réserves » et les « hâvres » des marginaux. A l'autre extrémité de l'échelle sociale, châteaux, parcs, ou immeubles de grand standing de l'Avenue Foch affichent les chances de bonheur des classes dominantes. A un niveau social intermédiaire la petite résidence secondaire « retapée » est le lieu de bonheur longuement convoité, quelquefois réalisé, aux charges fréquemment difficilement assumées du citoyen moyen des grandes agglomérations.

Sur cette distribution sociale des lieux de « bonheur et de malheur » posée en terme de marchandise par le marxisme, joue en contrepoint les phantasmes semi-collectifs ou individuels relevant pour certains d'une analyse freudienne et qui n'ont pas attendu bien évidemment l'âge de l'espace éclaté. La société rurale bas-normande profondément affectée par la sorcellerie, l'alcoolisme, le dérèglement sexuel entretient avec certains lieux une communication symbolique et les anime de ses phantasmes.

Il faudrait sur ce terrain analyser les mythes que l'art dégage et répand. Flaubert et Maupassant pour le Pays de Caux et ses marges, Millet pour le Cotentin permettent d'approcher ce qui constitue souvent les espaces fermés du malheur ou de la dureté pour le monde rural normand du XIX^e siècle alors que les horizons ouverts et illuminés par le reflet de l'eau du littoral ou de la vallée de la Seine, ont été répandus à partir de la même époque comme des espaces de bonheur par plusieurs générations d'artistes. La coïncidence chronologique du développement de ces mythes et le voisinage des lieux confortent l'idée de compensations nécessaires.

Ainsi les mythes des lieux de bonheur et de malheur développés à chaque période paraissent en définitive d'utiles instruments d'analyse de l'espace : analyse sociale préoccupée de distinguer sous les archétypes historiques d'ensemble l'espace effectivement disponible par l'individu selon sa classe ou son statut dans une société ; analyse plus psychologique dégageant sous l'idéologie dominante et affichée ses sous-produits, obsessions plus secrètes et inégalement partagées.

L'ensemble de ces conditions collectives ou individuelles est en définitive trop difficile à cerner pour que architecte, urbaniste, aménageur, géographe, sociologue, puissent assurer que leur projet ou réalisation fournit à l'individu les meilleures chances de bonheur. Remarque naïve ? Toute planification repose cependant sur ce mythe. Il est poussé très loin dans la ville des utopistes, triomphe de l'ordre collectif et normatif, qu'il s'inspire d'une technologie, Vauban, d'un modèle de société, Fourier, Le Corbusier, les rationalistes soviétiques. Plus subtilement et de l'intérieur, les mythes de bonheur sont liés à certaines formes d'habitat par la diffusion publicitaire. Successivement les grands ensembles au nom d'une certaine économie de l'espace et des satisfactions que donneraient la vie communautaire, les cités pavillonnaires au nom des libertés de l'isolement, du bricolage et du jardinage, sont proposés, voir opposés, alors que leurs habitants souffrent des mêmes nuisances et insuffisances de la vie urbaine. Actuellement le mythe de la résidence tente un compromis « idéal » : adaptation collective de la villa bourgeoise du XIX^e siècle dans un grand jardin. Si le genre oblige le promoteur à limiter les étages, les jardins se réduisent, mais le mythe est entretenu par le mot quelque temps encore.

En fait l'habitant tente dans les conditions les plus défavorablement « spontanées » de conserver une petite chance de bonheur par une certaine organisation interne. L'habitat « spontané ou marginal » n'est pas anarchique mais il possède généralement des structures de défense imprévues. Qu'il s'agisse des bidonvilles « classiques » Nanterre, Champigny ... ou des impasses du XI^e arrondissement, Arabes, Africains, Portugais reproduisent avec plus ou moins de rigueur des cadres

sociaux de préservation de leur identité, sauvegardant une certaine chance de bonheur. Les mêmes remarques ont été faites dans les favelas de Rio et dans les quartiers suburbains spontanés des villes africaines. Par ailleurs l'homogénéité socio-culturelle souvent recherchée par l'urbaniste est-elle garante d'un certain bonheur dans le cadre urbain. Le standing des constructions, le saupoudrage artistique réalisé en façade, informent chacun du rang social de l'habitant. A un niveau plus précis, le type de financement immobilier, l'assistance sociale fournie amènent des regroupements catégoriels par immeuble, voire par escalier : copropriétaire, locataires, mères célibataires, immigrés, fonctionnaires, cadres sont ainsi regroupés. Le sentiment de sécurité interne fourni par l'homogénéité socio-culturelle compense-t-il les vigoureux antagonismes qui se développent entre unités.

Certains éléments d'environnement immédiat pèsent également lourd dans la perception. La « forêt urbaine » échantillon de la nature libératrice s'opposant à la dureté de la contrainte urbaine, assurée de se maintenir car reposant sur une histoire millénaire et prestigieuse - Vincennes, Rambouillet - valorise ses marges. Les prix fonciers, la répartition sociale de ses riverains, le montrent. Cependant il faudrait nuancer car elle ne joue pas le même rôle pour le retraité, le « cadre » qui y trouve une détente complémentaire de celle de son logement, la mère de famille quelquefois inquiète des profondeurs offertes à ses enfants. A côté de la forêt, dans l'ensemble très valorisante, le jardin de la ville est un avantage réel mais beaucoup moins ressenti comme « compensatoire » de la ville. C'est un domaine de récréation et de jeux prolongeant le bâti, vulnérable comme lui et sans mystère, rôle limité que les urbanistes ne doivent pas surestimer.

Toutes ces questions peuvent se poser au praticien de l'espace préoccupé de fournir les meilleures chances de bonheur. Lorsqu'il y a répondu il peut prévoir l'hôpital psychiatrique pour les « récalcitrants » au bonheur ! Il est inquiétant de constater que le rôle de ces établissements est d'autant plus grand qu'une société ambitieuse de réaliser les meilleures chances du bonheur pour tous.